

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André POUGET

Chronique du Collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 143-146

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE DU COLLEGE

Malgré la coutume antique et solennelle, nous ne commencerons pas notre chronique par un « exorde ampoulé », ou un prologue inutile, en vous racontant au long et au large notre nomination subite et — heureusement pour vous, lecteurs, — passagère, au grade de chroniqueurs des « Echos ». Non ! ce sont des souvenirs trop douloureux pour les réveiller maintenant. Nous prendrons donc, selon la méthode d'un célèbre professeur du Collège de St-Maurice, dont on annonce depuis plus de dix ans la démission : « le taureau par les cornes ».

14 avril. — Comme la Maturité est à l'ordre du jour, nous avons pensé qu'il vous serait agréable de lire un drame composé en son honneur. — Premier acte : Le rideau se lève sur une salle bleue et blanche, d'un éclairage plutôt défectueux (d'après M. Grandjean), et dont le parquet a coûté 500 francs (d'après M. Peiry). Devant le tableau noir, qui est le plus grand du Collège, pérore un professeur qui est le plus petit du Collège (les extrêmes se touchent) : « Nous avons beaucoup à faire ce trimestre, nous sommes en retard pour les mathématiques. Jamais nous n'arriverons au bout du programme de Maturité avec des jeunes gens de votre espèce ! » (puissant crescendo à la fin). Tous les élèves prennent une mine allongée. — Deuxième acte : Mêmes décors, même salle, mêmes élèves. Le professeur seul a changé : il a une taille moyenne, mais une chevelure au-dessous de la moyenne : « Ce trimestre est très court, il s'agira de travailler fermement. Plus tard vous pourrez vous divertir tant que vous voudrez, mais maintenant travaillez, car ce sera bientôt la Maturité. » La mine des élèves s'allonge encore un peu, pendant que le rideau tombe rapidement. — Troisième acte : Mêmes décors, même salle, mêmes élèves. Le professeur seul a changé : c'est le plus grand du Collège (encore une fois, les extrêmes se touchent). Il a l'air un peu sévère, et très savant, et une belle chevelure noire ondulée. « Nous sommes passablement en retard : il vous faudra bien travailler, si vous voulez être prêts pour la Maturité. » Tous les élèves pâlisent à vue d'œil (ce qu'on pourra facilement obtenir par un jeu de lumière) et s'affaissent comme des loques, pendant que le rideau tombe lentement,

Ce drame poignant, quoique très bref, joué pour la première fois dans la salle de Syntaxe B, a obtenu un succès fou. La liste des acteurs est à disposition.

18 avril. — Monsieur le Recteur, ou plutôt la Fortune (mettons tous les deux pour ne pas faire de jaloux), nous ont cette année particulièrement favorisés en spectacles, cinémas, concerts, conférences. Et comme toute la Suisse s'unit ces jours pour fêter dignement le 450^e anniversaire de la mort du bienheureux Nicolas de Flüe, nous avons eu pour notre part, le privilège d'entendre deux belles conférences sur Frère Nicolas, mystique et patriote, par Monsieur le Chanoine Bussard et Monsieur Antoine

Favre, professeur à l'Université de Fribourg. Ils firent revivre devant nos yeux la grande figure de notre héros, patron et saint national, sa belle et grande vie. La soirée se termina par le chant de l'hymne national. Un grand merci à Monsieur Bussard, l'organisateur de ces deux conférences.

22 avril. — Le 22 avril se leva l'aube d'un beau jour, car l'après-midi eut lieu un match important entre tous : Collège de Sion contre Collège de St-Maurice. Les équipes étaient doublées et ce fut une double victoire que remporta St-Maurice. Mais de pareils trophées ne s'acquière pas sans peine, et l'arbitre eut à juger en Normand des rencontres inopinées telles que le choc d'un tibia et d'un soulier, ou d'un genou et de l'extrémité de la colonne vertébrale. Nous fûmes tous unanimes à dire que ce match « était le plus beau de notre vie ! »

23 avril. — Saint-Georges. Fête de Messieurs les Chanoines Rabeth, Cornut, Revaz et Delaloye. Le matin, dans une brève allocution qui répondit au charmant compliment du charmant Glasson, Monsieur le Recteur nous assura qu'il nous aimait bien et nous montra comment nous pouvions devenir des « hommes ». Mais la dernière impression est toujours la plus forte (et souvent la meilleure) : « Vous aurez, en l'honneur de ma fête, une après-midi de congé. » (Applaudissements prolongés). — L'après-midi, la fanfare, dirigée successivement par M. Revaz et Tiennot, puis le Chœur-mixte, donnèrent leur concert habituel.

25 avril. — Nous avons eu le plaisir de voir jouer pour la deuxième fois (« Andromaque » la première fois) les Compagnons de la Marjolaine qui interprétèrent — beaucoup mieux que de simples amateurs — la pièce de Marivaux « Le Jeu de l'amour et du hasard », pleine d'une si fine psychologie que les actrices et les acteurs surent rendre admirablement, et la comédie satirique de Molière « Les Précieuses Ridicules ».

Nos félicitations à Monsieur Pasquier en attendant le plaisir d'applaudir une troisième fois ses Compagnons.

29 avril. — Le temps était larmoyant : aussi Bellwald, prévoyant comme toujours, se hâta d'« engruger ». Mal lui en prit, car cet excès de zèle gastronomique attira l'attention de l'argus qui lui lança un coup d'œil courroucé. Ce regard amer terrifia tant notre brave homme, qu'il en perdit l'appétit. Cette frayeur passa vite (car tout passe en ce monde) mais elle lui laissa les esprits tout troublés, si bien qu'il résolut à la Gargantua ce terrible dilemme en éclatant de rire à la face de l'inspecteur ébahi.

1^{er} mai. — Nous sommes ce matin douloureusement surpris par la mort de notre camarade Albert Löhrer, décédé des suites d'une opération d'appendicite et des complications qui s'ensuivirent. Nos camarades de III^e Commerciale disent plus loin son éloge auquel nous nous associons de tout cœur.

6 mai. — On dit (et l'on dit beaucoup de choses) que l'administration compétente se propose de nous donner tous les congés possibles pendant le tir cantonal. Pourquoi ? Mystère ! On

parlait même de faire à cette date la grande promenade. Et comme la mode est aux interviews, nous nous sommes fait un devoir d'interviewer Monsieur le Recteur, qui nous répondit d'un air évasif : « La prudence est la mère des vertus ; on ne sait jamais..., un tireur maladroit, une balle égarée : un accident est si vite arrivé ! » Qui oserait, après cela, dire que Monsieur le Recteur ne nous aime pas ? Pendant ce Tir, on éclairera, par de puissants projecteurs, les principaux édifices de la ville ; en fait d'illuminations, ça ne pouvait mieux tomber : juste avant la Maturité... qui pourrait tourner en Matu-ratée !

8 mai. — Jamais l'on ne dira assez l'influence funeste, au sens étymologique, du cinéma. C'est ainsi qu'un de ces matins, quelque temps après avoir vu le film « La Légion des Damnés », on pouvait voir avec horreur Michelet, armé d'un pistolet — je n'ai pu éviter la rime — tirer sur des... pigeons. Car au Collège on tue les pigeons : ils salissent la façade fraîchement repeinte. Vous vous figurez bien qu'on ne peut guère leur envoyer la facture pour les dommages causés. A ces pauvres bêtes on envoie une balle : c'est très simple, comme vous voyez. Heureusement qu'on ne tue pas aussi les colombes ! n'est-ce pas Pierrot, n'est-ce pas Fernand ?

C'est ainsi qu'au Collège, on se prépare au Tir cantonal.

12 mai. — Un concours a été secrètement organisé pour donner une réponse à cet angoissant problème : pourquoi Monsieur le surveillant des grands marche-t-il toujours sur la pointe des pieds ? Voici les trois meilleures solutions : 1^o par déformation professionnelle ; 2^o par esprit de contradiction ; 3^o par esprit d'économie. Le concours reste ouvert jusqu'à la fin de l'année.

14 mai. — Aussitôt que Monsieur le Recteur aperçut Monsieur Peiry, qui avait eu la malheureuse idée de s'asseoir sur le rebord de la fenêtre d'une salle de classe, il accourut et lui dit quelques mots à l'oreille. Pensez que Monsieur Peiry n'avait pas songé qu'en tombant, il pouvait... détériorer la façade et se faire prendre pour un pigeon... voyageur. Où va-t-on ?

Ce même jour la paisible population d'Agaune était mise en émoi par des cris, des hurlements déchirants, des coups de sifflet stridents et désespérés, qui semblaient provenir du rocher, dans les environs du Collège. Nous apprenons de source sûre que maintenant tout est rentré dans l'ordre, grâce à l'énergie persévérante de deux surveillants. Il s'agissait simplement d'un match aux instants pathétiques que les spectateurs applaudissaient furieusement : Philosophie-Physique. Nous avons cru entendre, parmi tout ce brouhaha, un appel désespéré : De Prrreux..., accompagné d'un certain euphémisme pour dire : tais-toi. Nous avons aussi pu surprendre ce dialogue entre un surveillant et un ancien chroniqueur : « Si tu continues, je te supprime le foot-ball. » — « Il me reste le tennis. » — « Je te l'interdis aussi. — « Eh bien ! il me reste encore mes petites promenades ! » Et le diapason montait toujours.

Horriifiés, nous nous sommes enfuis lâchement, sans vouloir écouter le reste...

Pour terminer nous avons le plaisir d'informer nos lecteurs qui posséderaient un cahier de Poésies, de Maximes ou de Morceaux choisis, et qui ne sauraient comment le remplir, de s'adresser à nous en toute confiance. Nous leur remettrons la liste des innombrables witz qu'un professeur fait en classe et qui sont transcrits fidèlement par un secrétaire. Voici quelques exemples : « ... car les arbres, en général, poussent en verticale : surtout les peupliers qui sont peu pliés » ; ou aussi : « Je vous mènerai dehors, lorsque vous aurez mis quelque chose dedans » ; ou encore : « Soyez un peu moins bruyants, et un peu plus brillants », etc., etc., etc. Mais soyez bien persuadés, chers lecteurs, que vous n'avez, par ces quelques exemples, qu'un minime aperçu de la capacité witzique de celui qui les prononce. Pour vous en convaincre, écrivez-nous...

André POUGET et André RAPPAZ, Syntaxe B.